



**HAL**  
open science

# La poésie entre héritage et traduction d'une langue perdue : La madre poïétique de Giovanna Sicari

Ilaria Moretti

► **To cite this version:**

Ilaria Moretti. La poésie entre héritage et traduction d'une langue perdue : La madre poïétique de Giovanna Sicari. Nadia Setti. HYPOTHÈSE D'UNE LANGUE-MÈRE. Théories Études Rêveries, L'Harmattan, 2022, Créations au féminin, 978-2-343-25634-4. hal-03626999

**HAL Id: hal-03626999**

**<https://hal.science/hal-03626999>**

Submitted on 1 Apr 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La poésie entre héritage et traduction d'une langue perdue : *La madre poïétique de Giovanna Sicari*

ILARIA MORETTI  
Université Jean Moulin Lyon 3

## 1. Se dire face à la dévastation

Parler de Giovanna Sicari, poétesse italienne née à Tarente en 1954 et décédée à Rome durant la nuit du 31 décembre 2003, signifie prendre en compte, dans notre discours, la thématique du manque et de l'impossibilité. Il existe, dans le langage poétique de Sicari, la conscience d'une barrière qui ne peut être franchie. Nous sommes confrontés au paradoxe d'une tension se bâtissant entre la parole tangible – la langue écrite – et le désir d'une expression ne pouvant être resituée dans la page. Ce paradoxe nous condamne, irrémédiablement, à faire le compte de nos limites et de nos frustrations de critiques toujours à la recherche d'un sens, d'une volonté herméneutique restant, dans ce contexte, inachevée. Nous nous retrouvons inertes face au mur du langage. Toutefois, cette langue inconnue et éternellement remaniée ne cesse de suggérer, d'éclater pour, soudainement, tomber dans une forme de mutisme – une sorte d'anfractuosité de la mémoire – empêchant toute tentative d'organisation.

Le poète Milo De Angelis, époux mais surtout compagnon intellectuel et littéraire de Giovanna, saisit bien cette fragmentation, cette sensation d'effritement que nous éprouvons face à ce type de poésie. Dans l'appendice à *Sigillo*<sup>1</sup>, certainement le livre le plus célèbre de Sicari, il témoigne d'une femme condamnée à écrire dans une condition d'hallucination permanente. Elle était, littéralement, possédée par la poésie ; elle en était commandée, orientée, hantée au point de ne pas pouvoir s'y soustraire. La tâche de l'écriture est ainsi un *compito* : une obligation quotidienne qui cloue le sujet à la page, l'emprisonnant à sa table de travail, presque malgré lui. Giovanna était consciente de cette condamnation. Elle savait qu'aucune fuite, aucune échappatoire n'était possible, car il n'y avait pas d'autres voies possibles pour traduire une vie, pour chercher à la rendre tangible. La poésie, donc, n'était qu'un chemin imposé, une route obligatoire permettant de retrouver la confluence entre « passé et futur », entre « mémoire et prophétie », entre « adolescence et rêve civil »<sup>2</sup>. La poésie était un projet éthique traversé par l'utopie d'un monde plus juste, à taille humaine, capable de conserver la

---

<sup>1</sup> G. SICARI, *Sigillo*. Con una Introduzione di Giancarlo Pontiggia e una Nota di Milo De Angelis [1989], Roma, Donzelli, 2019.

<sup>2</sup> M. DE ANGELIS, « Nota », *ivi*, p. 91.

férocité de la jeunesse et avec elle – au milieu d'elle – le songe d'une vitalité morale teintée, malgré tout, d'une désobéissance gentille située entre la capacité de compréhension et les élans d'irrévérence. Le poète, en suivant cette réflexion, est donc un prisonnier rêvant d'évasion. Il est ce sujet s'obligeant à un travail d'artisanat – véritable *faber* de mots – dans la tentative de reproduire son manque d'être, sa dichotomie impossible, sa rêverie d'exilé aspirant à la transparence tout en étant entraîné vers le marécage de l'incompréhension.

Ce même titre – *Sigillo* – paraît d'ailleurs exprimer, littéralement, le sens de cette contradiction. Nous pouvons le traduire avec le terme « sceau », interprété dans sa double acception de cachet – sur lequel pouvoir graver une initiale, une parole, une tentative d'expression – et celui de caractère distinctif : de marque. Cette différence insaisissable est celle possédée par tous ceux qui sont *harcelés* par la poésie. Et la poésie se présente, de son côté, comme un stigmate. Il s'agit d'un cadenas ou encore d'une chaîne séparant à jamais le poète du monde de vivants, en le condamnant à errer avec sa parole incomplète et toutefois définitive, dans la tentative désespérée de se faire comprendre. Sicari était, dans la lecture donnée par ses proches, une otage de la poésie : elle ne pouvait que voir, que dire – *se* dire – en passant à travers cette « voie obligée ». À la poésie, déesse assoiffée et égoïste, elle a tout demandé, en écrivant dans un état de quasi-transe, en cherchant à extraire du silence des mots jamais prononcés.

À partir de ce contexte, nous chercherons à analyser la recherche d'expression d'un *Je* féminin à l'intérieur d'une série de poèmes contenus dans la section « La madre ». Il s'agit d'une sorte de *poemetto* – de petit poème – écrit en 1989 et contenu dans la partie finale du recueil *Sigillo*. Cette dernière section, considérée comme la plus hérétique, la plus sanglante<sup>3</sup>, met en lumière la recherche d'une expressivité féminine tentant d'émerger en s'incarnant dans la perspective d'une maternité perdue et toutefois atrocement présente. Le *Je* lyrique est celui d'une femme – tantôt fille, tantôt mère – qui, après avoir avorté (avortement choisi ou imposé, peu importe), s'appuie sur le langage interprété, ici, comme la seule arme permettant au sujet de survivre face à la dévastation d'un monde toujours plus féroce, toujours plus incompréhensible. Sicari met en place une sorte de portrait inachevé, savamment incomplet, s'organisant dans la volonté de se bâtir au-delà de la simple frontière autobiographique. Le sien, est, en effet, un véritable autoportrait poétique, car ce *Je* qui crie, tentant l'aventure de l'expression, se heurte sans cesse à la barrière du langage. La langue, de son côté, a perdu ses connotations rassurantes et glisse dans une forme de *sgrammaticatura* où la faute de grammaire

---

<sup>3</sup> Voir G. PONTIGGIA, « Introduzione », *Sigillo, op. cit.*, p.10 ; R. DEIDIER, « Introduzione », G. Sicari, *Poesie 1984-2003*, Milano, Empiria, 2003, p. 16-17.

devient élément du style, où l’anacoluthie alterne avec des métaphores usées et redondantes qui, dans l’ensemble, restituent à la page une sensation de dépaysement, en produisant, chez le lecteur, un effet de distanciation : un trouble. Pourtant la tentative de Giovanna naît d’un objectif opposé. Car le but est de trouver une forme. Mieux : de *se* donner une forme dans les vers, à travers les vers<sup>4</sup>. La parole, alors, n’est pas le témoignage d’une vérité autobiographique, mais elle reproduit la volonté d’édifier un soi différent. Un véritable *autre de soi* parvenant à se définir à travers une « dislocation syntactique<sup>5</sup> ». Car, il ne faut pas oublier que, chez Giovanna, c’est à travers cette langue toujours réinventée, toujours manipulée – idiome imprécis et fragmenté – que la vie se manifeste en trouvant une forme d’accomplissement.

Cette constante, traversant toute la poésie de Sicari, trouve dans le recueil *Sigillo* son évidence la plus manifeste. Dans ce contexte, cette mère – ce *Je* féminin prisonnier d’un horizon en train de s’effriter – tente une audacieuse réconciliation personnelle à travers l’usage d’une langue ayant perdu toute forme, toute structure. La poésie de Giovanna Sicari est, en effet, un genre littéraire qui s’automutile – qui s’autosupprime – dans la tentative de chercher, par le biais d’une parole-*cri*, d’une parole-*silence*, une possibilité d’expression susceptible de survivre face à la dévastation. Cette langue bafouillante et réinventée devient, paradoxalement, le seul moyen de communication face à un monde ayant perdu toute tendresse, toute capacité de vision. Le *Je* s’exprime dans un univers obéissant à la *praxis* mais incapable d’écoute. C’est dans cette perspective d’incommunicabilité que le sujet cherche à se réinventer dans une sorte de palingénésie laïque débouchant vers l’utopie d’une incorporation interdite. Sicari tente ainsi de s’incarner, de se mettre au monde à travers la parole. Cette dernière conserve, dans sa consistance insaisissable, toute la lourdeur de la chair, toute la viscosité douloureuse du sang et des viscères. Ces « fiumi di acqua rossa<sup>6</sup> » représentent le territoire symbolique unissant la fille à la mère, lieu de perte et de réappropriation de son soi propre :

Non è per ingannarti mamma, che sei svanita in me  
Come essenza sbagliata  
[...]  
Da te son nata ma lascia che quel marinaretto in divisa  
Mi porti dove pur si respiri lontano dalla tua acqua.<sup>7</sup>

---

<sup>4</sup> G. FANTATO, « La parola che custodisce », in B. VINCENZI (dir.), *Secolo donna 2017. Almanacco di poesia italiana al femminile. Giovanna Sicari e la necessità della poesia*, Francavilla Marittima, Macabor, 2017, p. 54.

<sup>5</sup> *Ivi*, p. 56.

<sup>6</sup> G. SICARI, « La madre », *Sigillo, op. cit.*, p. 83 : « fleuves d’eau rouge ». [Toutes les traductions de l’italien vers le français sont les nôtres].

<sup>7</sup> *Ivi*, p. 84 : « Ce n’est pas pour te tromper petite maman, que tu t’es évanouie chez moi / Comme une essence trompeuse / [...] / De toi je suis née mais laisse que ce petit marin en tenue / M’emmène où pouvoir respirer loin de ton eau. »

Ainsi, la poésie met en scène la bataille de cette subjectivité féminine tentant de confluer dans l'insaisissabilité d'un corps primordial et toujours problématique : celui de la mère. Il s'agit d'une mère hérétique qui a perdu son enfant, d'une mère non-mère qui se sent fille et qui, paradoxalement, vit son détachement du corps maternel à travers la perspective du fœtus qu'elle-même a perdu. À travers un parcours de *re-connaissance*, nous verrons comment ce *Je* parvient à s'approprier un idiome inconnu, traversé – selon l'optique pasolinienne – d'une force mythique et ancestrale, visiblement politique, capable d'engager une bataille contre les barrières du dire. Le mot « politique » ne doit pas tromper. Pour Sicari, sa poésie est politique, car elle s'oppose, dans une intention volontairement polémique, au courant lyrique de l'époque.

À Rome, dans les années 1980, des revues poétiques comme « Prato pagano » et « Braci » réunissaient le travail de certains poètes comme Gino Scartaghiande, Beppe Salvia, Gisella Pontesilli ou Claudio Damiani qui théorisaient la nécessité de produire une poésie dite « de la nature »<sup>8</sup>, célébrant le retour à une forme de primitivisme dépourvu de tous les excès de la société capitaliste. Ce groupe militait pour la récupération de la « clarté dénomminative » d'Horace, célébrant la précision du langage et la netteté de l'expression. Pour Sicari, en revanche, la poésie est politique dans le sens qu'elle doit traduire un engagement personnel, en se réappropriant d'un champ d'action fondé sur un langage expressionniste, capable, en reprenant la célèbre formulation d'Osip Mandl'stamp « d'échanger des signaux avec Mars<sup>9</sup> ». Cette poésie, définie par le poète G. Linguaglossa « Significationniste », met au centre le sens de la parole lyrique. Le mot ne doit pas se limiter à son champ sémantique. Au contraire : il doit être mis en relation avec d'autres mots, d'autres significations, en dilatant à l'infini son potentiel sémantique, en l'enrichissant, d'ailleurs, à travers un travail de mise en discussion de tout ce qui était déjà défini.

Pour Sicari, alors, créer signifie descendre dans les méandres d'une Langue-Mère – cette langue *parlée* par la Mère – proposant une parole-*éclatée* « La bomba al napalm che è caduta / [...] aveva la carnalità delle madri<sup>10</sup> », choisissant d'avancer au milieu d'un horizon où « tutto intorno è assurda maceria<sup>11</sup> ». Il s'agit d'un univers où la parole, pour faire face à son propre anéantissement, est confrontée à la nécessité de bâtir une forme de résistance contre la surdité,

---

<sup>8</sup> G. LINGUAGLOSSA, « La poesia significazionista del libro di esordio di Giovanna Sicari », *Secolo donna* 2017, *op. cit.*, p. 41.

<sup>9</sup> *Ivi*, p. 42.

<sup>10</sup> G. SICARI, « La madre », *op. cit.*, p. 71 : « Cette bombe au napalm qui est tombée [...] avait la charnalité des mères ».

<sup>11</sup> *Id.*, *La legge e l'estasi*, Porretta Terme, I Quaderni del Battello Ebbro, 1999, p. 21 : « partout c'est l'absurdité de décombres ».

le mutisme et la cécité. Cette poésie présentant l'absurdité d'un langage qui se veut créateur et qui lutte, sans cesse, contre les limites de l'expression, est, à sa manière, débitrice du discours théorique prononcé par les féministes de la différence. Dans notre optique, tout en se différenciant de la poésie féministe italienne des années 1970, l'édification d'une subjectivité au féminin de Sicari répond à un engagement philosophique posant ses bases dans les théories de Luisa Muraro et d'Adriana Cavarero autour de la notion d'identité, d'écriture, de ré-interprétation du rôle symbolique de la mère. Le mot politique prend alors, dans ce contexte, une acception encore plus complexe par rapport à celle proposée par G. Linguaglossa. Car s'il est vrai qu'il obéit à la volonté de réagir face à une sollicitation stylistique – en se différenciant des courants littéraires de l'époque – d'autre part il parvient à dévoiler une posture féministe capable d'interroger les rôles du féminin. Ainsi, la perspective adoptée par ce *Je* lyrique est toujours celle d'une fille – « cieca del buio disperando [...] / cerco e trovo mia madre<sup>12</sup> » – d'une mère, « ho pregato che la tua infantile malattia / fosse data in pasto a chi ha sangue<sup>13</sup> », ou d'une entité déracinée à la recherche de sa propre matrice : « come poter essere una donna ingrata di questo tempo<sup>14</sup> ». Mais pour pouvoir s'incarner dans ces rôles au féminin, il faut, impérativement, passer par la construction d'une parole nouvelle. Une parole sotérique au sens laïque du terme, capable, toutefois, de contenir le néant : le doute.

À partir de ces considérations, nous pouvons nous demander dans quelle mesure la recherche d'une langue capable d'exprimer la complexité d'une existence au féminin parvient, par le biais de la figure maternelle, à être porteuse d'édification et donc d'existence. À travers l'analyse de cette forme poétique échappant à toute classification et cherchant, dans sa propre structure, à incarner l'expression d'une réflexion féministe, nous chercherons à montrer comment la langue, chez Sicari, se présente comme un outil de salut capable de signifier le corps, en le traduisant dans l'expression d'un verbe perdu et éternellement renouvelé. Dans la relation mère-fille, qui se fait ici identité double d'une mère qui est fille et qui se fait fille de sa propre mère, se noue, en effet, la question d'un héritage bâti autour d'un vide, d'un conflit teinté de souffrance et vitalité, d'haine et d'amour, conduisant à l'agnition d'un soi propre. Ainsi, la langue de la poésie se présente comme une langue oubliée. Langue nostalgique signifiant l'identité effacée, une langue de souffrance et de construction. Langue, finalement, apprise par la mère, parlée par la mère et puis retraduite dans un *logos* autre, autonome, susceptible de garder, dans son impureté, dans son imperfection, la complexité d'un don douloureux reconduisant le sujet à sa condition

---

<sup>12</sup> *Id.*, « La madre », *op. cit.*, p. 74 : « aveugle du noir, désespérant [...] je cherchais et trouvais ma mère ».

<sup>13</sup> *Ivi*, p. 76 : « j'ai prié pour que ton infantile maladie / nourrissait ceux qui ont du sang ».

<sup>14</sup> *Ivi*, p. 77 : « comment pouvoir être une femme ingrata de ce temps ».

d'orphanité éternelle. C'est d'ailleurs Massimo Cacciari qui nous rappelle comment le terme héritier vient du latin « heres » : il possède la même racine du grec « cheros » qui signifie, littéralement, « dépouillé, manquant »<sup>15</sup>. En suivant la lecture de Massimo Recalcati, cela met en lumière le fait qu'il n'existe pas de différence entre l'héritier et l'orphelin. Car seulement celui qui se découvre orphelin peut hériter<sup>16</sup>. Dans ce contexte, nous observons comment la langue maternelle parvient à se matérialiser en tant que don, en tant que possibilité d'expression, en aboutissant à une forme littéraire susceptible de subvertir la loi du langage courant, en outrepassant celle qui promouvait la clarté et la précision, pour se réinventer enfin dans un verbe inédit, disloqué, capable toutefois d'exprimer tout ce qui ne peut pas être dit.

## 2. Sortir de l'impuissance : la langue de la Mère

Comme nous l'avons déjà anticipé, la section « La madre », contenue dans la partie finale de *Sigillo*, se présente comme une sorte de prière laïque, ou, pour le dire avec Sicari, en reprenant le titre de l'un de ses poèmes écrits avant de mourir, comme un chant de réparation – « canto di riparazione<sup>17</sup> » – permettant au *Je* lyrique de surmonter sa propre impuissance à travers l'outil de la parole. La poétesse tente ainsi la recherche d'une parole salvatrice, tout en ayant conscience de sa condition d'aliénée :

Io mattatrice persa nel mezzo di un falso movimento  
non merito un buon pianto una buona recita,  
sono madre di media grandezza [...]<sup>18</sup>

Ce *Je*, cette mère, se présente comme un être de l'errance, qui vague dans l'espoir de trouver une compréhension ne pouvant être atteinte. La certitude de sa propre médiocrité s'accompagne du désir de sortir de sa propre impasse. Mais ici Sicari s'inscrit dans une idée de fragilité élevée à condition ontologique : c'est le statut propre aux poètes. Sa « mère de taille moyenne » suit le cri d'impuissance d'Eugenio Montale qui dans son poème *Per finire* anticipait le destin malheureux de chaque poète condamné à vivre dans une condition de minorité éternelle ; une condition d'écart créant une fracture par rapport au monde qui l'entoure. Le « vissi al cinque

---

<sup>15</sup> M. CACCIARI, « Il peso dei padri », in I. DIONIGI (dir), *Eredi. Ripensare i padri*, Milano, Rizzoli, 2012, p. 28.

<sup>16</sup> M. RECALCATI, *Il complesso di Telemaco*, Milano, Feltrinelli, 2013, p. 31.

<sup>17</sup> G. SICARI, « Epoca immobile », *Poesie 1984-2003, op. cit.*, p. 247.

<sup>18</sup> *Id.*, « La madre », *op. cit.*, p. 72 : « Moi, fanfaronne perdue au milieu d'un faux mouvement / je ne suis digne ni de bonnes larmes ni d'un bon spectacle, / je suis mère de taille moyenne ».

per cento<sup>19</sup> » de Montale indique la voie inéluctable de ces sujets *faits* de mots, fabriqués par le langage mais condamnés à vivre comme des témoins inécoutés. Armés de leur plume, ils tentent sans cesse d'établir un pont avec les autres : les vivants. Ils ne sont pas de privilégiés, des élus. En revanche, ils appartiennent à la « razza / di chi rimane a terra<sup>20</sup> », car il n'existe pas de salut possible, pas de chemin de guérison dans un monde ayant désormais abdiqué son désir de compréhension. En suivant ce chemin, la mère de Sicari se présente comme une femme vivant dans un monde de sourds. Une femme, donc, ne pouvant pas exprimer sa rage, sa colère ou sa tristesse. Et alors ce chant d'impuissance jaillit à travers une langue ancienne, récupérée dans les anfractuosités de la mémoire. Il s'agit d'une langue pétrie de douleur, et toutefois capable d'une consonance, porteuse de réminiscences enfantines, capable donc de lier cette mère souffrante, déchirée, traversée par un sentiment de culpabilité, à ses propres origines :

ma ugualmente lascerò mappe delle mie singolari prigioni  
se i suoni contagheranno i sordi mi darà alla macchia  
il silenzio sarà quello della prima battaglia.<sup>21</sup>

Dans ce contexte, le sujet se bat contre un « vento nemico della [sua] nevrosi<sup>22</sup> », et mesure dans sa chair la précarité de sa condition existentielle. Le *Je* lyrique se vit comme étrangère à soi-même : une marionnette ou pire encore un pauvre pantin dépourvu de son corps, condamné à répéter une série de gestes dictés par un canevas invisible. Cette posture d'imposteur cloue le sujet dans une position d'étrangeté : cette mère ne parvient pas à renouer avec sa vérité, elle vit son corps à travers un dépouillement permanent. Prisonnière d'un schéma préétabli, elle sait que sa seule possibilité d'authenticité réside dans sa parole. Le monde, habité par les sourds, se présente comme un lieu inhospitalier. Mais cette surdité congénitale est la même qui l'affecte, l'immobilisant dans une sorte de paralysie du langage et des gestes. Le silence de cette première bataille est donc la toile de fond qui traverse toute sa tragédie s'imposant, ici, comme un point de départ, un lieu à partir duquel il faut pouvoir reconstruire. Ou, pour le dire avec Sicari : un lieu où pouvoir réparer. Le langage s'articulant autour de cette impuissance, est donc celui qui met le sujet face à sa propre castration en l'obligeant à se mesurer avec sa propre limite.

En psychanalyse, la loi symbolique de la castration, aussi identifiée comme la « loi de la parole », établit que l'être humain est, avant tout, un être fait de langage, car son essence ne

---

<sup>19</sup> E. MONTALE, « Per finire », *Diario del '71 e del '72* in *Id.*, Tutte le poesie. A cura di Giorgio Zampa [1984], Milano, Mondadori, 2006, p. 520 : « j'ai vécu au cinq pour cent ».

<sup>20</sup> *Id.*, « Falsetto », *Ossi di seppia*, *op. cit.*, p. 15 : « race / de tous ceux qui restent à terre ».

<sup>21</sup> G. SICARI, « La madre », *op. cit.*, p. 72 : « mais je laisserai également les plans de mes prisons singulières / si les sons contaminent les sourds je disparaîtrai / le silence sera celui de la première bataille ».

<sup>22</sup> *Ibid* : « un vent ennemi de sa névrose ».

peut se manifester qu'à travers le discours. Ce dernier « humanise » la vie dans le sens que l'être humain se différencie de l'animal grâce à son exposition au langage et à travers la pratique concrète de la parole. La vie biologique est, ainsi, mortifiée par l'action du langage : Recalcati précise bien comment on ne peut pas rester attaché au sein, à notre cordon ombilical et, parallèlement, on ne peut pas tout avoir, tout posséder, on ne peut pas jouir de tout. Ainsi, à travers cette mortification symbolique, le langage impose à la vie une « perte de vie » comme *conditio sine qua non* de sa propre humanisation<sup>23</sup>. Le langage se présente donc comme une authentique « structure de séparation<sup>24</sup> » permettant à l'être humain de se reconnaître en tant que tel. Ainsi, nous observons comment, chez Sicari, le *Je* lyrique opère une tentative de mise au monde – de palingénésie du soi ou encore de dévoilement – à travers la construction d'une langue tentant l'expérience de l'impossible communication.

Cette mère, trouée dans son ventre, dépourvue de son fœtus et toutefois mille fois mère, mille fois fille, s'accroche à sa condition de minorité physique – dans ce cas la métaphore de la surdité en est un exemple – pour tenter une fuite. Elle opère un saut en avant signifiant possibilité, capacité de régénération à travers un récit susceptible de tracer l'histoire de sa propre impuissance. D'une manière analogue, le silence entoure le sujet. Ce dernier, privé de son ouïe, se retrouve dans un monde devenu désormais incapable d'écoute. En outre, sa condition est aggravée par la difficulté de locution se transmutant en une pathologie de l'expression. À la surdité, il s'ajoute donc une condition de mutisme. Oui : la mère de Sicari est muette. Sa voie communicative est définitivement amputée. La poésie, alors, devient le seul support permettant à l'individu de se dire :

[...] silenzio ! Restiamo muti  
[...] sono un pioppo  
Secco che non può più nulla.<sup>25</sup>

Dans ce peuplier sec sachant reconnaître sa propre nullité, Sicari met en poésie toute l'incertitude de l'être humain. Il s'agit d'un déséquilibre teinté de tendresse et de regret, d'une fragilité connaissant le chemin de la vie en y étant, toutefois, exclue. Malgré cette condition de frustration, dans le vers final de ce poème le sujet émet un cri émergeant au milieu d'un univers

---

<sup>23</sup> M. RECALCATI, « La legge della parola », *Il complesso di Telemaco*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> G. SICARI, « La madre », *op. cit.*, p. 73 : « [...] silence ! Restons muets / [...] je suis un peuplier / sec qui ne peut plus rien ».

traversé de décombres : « Gridare t'amo ! / [...] No, lasciatemi dove sono, / che io muoia di candore eterno !<sup>26</sup> ». L'image reprend l'esthétique beckettienne d'un son cherchant à se produire dans un monde désormais à la dérive ; un monde où plus rien ne résiste face à la vague de la suppression linguistique. Cette voix – inhumaine et toutefois reconnaissable – est celle tentant la prononciation d'un groupe de mots qui, toutefois, ne peuvent plus être dits. Ils sont *sdits*<sup>27</sup>, ils boitent dans la tentative de trouver une forme leur permettant de survivre à la néantisation. La mère s'exprimant au milieu de ce vide est celle reproduisant à l'infini sa condition d'exilée – de la vie, d'un enfant – et qui revit la scène de son avortement à travers la mutilation de son regard :

Nella stanza, nella clinica, nell'orto l'ordine vero dei ciechi  
[...] cieca del buio disperando di trovare me non trovavo né te né me  
cercavo e trovavo mia madre  
sul letto ti volevo ma non c'eri : ninnoli e capelli i miei biberon !<sup>28</sup>

Ce *Je* lyrique, en tentant la réminiscence, se heurte à un vide de sens : la scène se profilant devant son regard, la met en relation avec sa condition d'aveugle. Les yeux empêchent toute possibilité de communication ; la mémoire, de son côté, se retrouve claudicante face aux tentatives d'évocation. L'anamnèse de ce *Je* lyrique fonctionne donc à travers une langue autre, celle du désir, celle de l'inconscient qui est le seul en mesure de trouver d'autres pistes d'expression. Si le regard est coupé, aveuglé, amputé, alors la mémoire s'infiltré dans d'autres voix et s'incarne dans la vision d'une autre mère – la mère de la mère, la mère de ce *Je* désemparé – s'élevant au-delà des ténèbres.

Chercher la mère dans les moments de détresse montre cette nécessité primordiale qui est celle de pouvoir se comprendre en passant par la genèse de sa propre histoire. Saisir sa maternité symbolique signifie donc, dans l'optique proposée par Luisa Muraro<sup>29</sup>, réussir à accéder à l'histoire de sa matrice en faisant de ses manques, de sa figure absente et toutefois atrocement présente, le pivot de son être. Accepter la mère pour pouvoir exister, signifie aussi accepter sa condition de femme, interprétée comme un acte de mise au monde permanente, de génération.

---

<sup>26</sup> G. SICARI, « La madre », *op. cit.*, p. 73 : « Crier je t'aime ! / Non, laissez-moi là où je suis / que je puisse mourir de candeur éternelle ! ».

<sup>27</sup> S. BECKETT, « Peggio tutta », *In nessun modo ancora*, Torino, Einaudi, 2008, p. 66.

<sup>28</sup> *Ivi*, p. 74 : « Dans la chambre, dans la clinique, dans le potager l'ordre véritable des aveugles / [...] aveugle du noir désespérant de me retrouver je ne trouvais ni toi ni moi / je cherchais et trouvais ma mère / dans le lit j'avais besoin de toi mais tu n'étais pas là : joujoux et chapeaux mes biberons ! ».

<sup>29</sup> L. MURARO, *L'ordine simbolico della madre* [1992], Roma, Editori Riuniti, 2006, p. 31.

Savoir aimer sa propre mère « fait ordre symbolique<sup>30</sup> » dans le sens qu'à travers cette figure originelle on peut tirer un enseignement fondamental résumé dans le sens d'indépendance, de construction, de création de soi. Car c'est elle qui nous a appris à parler. Elle a permis, par la langue – langue maternelle mais ici, davantage, Langue de la Mère – d'accéder au discours. Elle l'a fait en nous mettant face au manque, face à la caducité de cette entreprise, toujours traversée par le spectre de l'incompréhension, condamnée à se réaliser à travers un moyen insuffisant, celui de la parole, possédant un périmètre restreint et se heurtant, sans cesse, à l'angoisse de la limite, au péril de la frustration. Toutefois, cette loi de la castration, devenue, nous l'avons vu, loi de la parole, devient à travers le verbe maternel, possibilité de salut, car, comme nous le rappelle Adriana Cavarero, ce n'est qu'en narrant l'histoire de l'autre – dans ce cas celle de la mère – que nous pouvons accéder à la nôtre<sup>31</sup>.

Alors, cette maternité invoquée, perdue, souvenue à travers le brouillard de la mémoire, n'est pas une simple maternité au sens biologique du terme. Sicari crée, dans son *poemetto*, une mère symbolique dans le sens que son propre périmètre est poreux, métamorphique. Créature indicible, mi-fille, mi-mère, parlant la langue de l'avortée et puis, soudainement, dans ses joujoux, dans ses biberons, celle de l'enfant perdue, cette femme se met au monde en dépassant l'état biologique. Comme Luce Irigaray nous l'apprend, cette maternité n'est pas une condition matérielle, mais plutôt créatrice. Elle concerne le domaine de l'imagination, de l'innovation, de la production intellectuelle :

Il importe aussi que nous découvriions et affirmions que nous sommes toujours mères dès lors que nous sommes femmes. Nous mettons au monde autre chose que des enfants, nous procréons et créons autre chose que des enfants : de l'amour, du désir, du langage, de l'art, du social, du politique<sup>32</sup>.

La parole, alors, s'édifie en partant de la conscience créatrice existant au sein de chaque femme. Forger le langage, devenir artisan de son propre discours signifie aussi accorder à la parole une capacité productrice. Elle est, alors, ce processus poétique<sup>33</sup> contribuant non pas à la simple édification d'une œuvre quelconque, mais plutôt à la réalisation de sa propre identité passant, dans le cas de Sicari, par la poésie.

Ainsi, le corps de cette femme-mère se retrouve dans le vertige de ce langage morcelé, symbolique, souvent désarticulé, tentant l'expression et s'effondrant face à sa limite, conscient

---

<sup>30</sup> *Ivi*, p. 21.

<sup>31</sup> A. CAVARERO, *Tu che mi guardi, tu che mi racconti* [1997], Milano, Feltrinelli, 2011.

<sup>32</sup> L. IRIGARAY, *Le corps-à-corps avec la mère*, Ottawa, Les éditions de la pleine lune, 1981, p. 27.

<sup>33</sup> *Ivi*, p. 45.

– presque fier – de sa dégénérescence et de son insuffisance. Le corps fait langage, fait voix. Il est celui d'un être hybride dépassant toutes les frontières :

[...] non sono né tua figlia né tua moglie, un figlio non era evento  
di potere o di sesso ma entusiasmo di farti vivere in me  
[...] Figlio di tante madri diurne e folli  
e di tanti padri banditi e rivoluzionari<sup>34</sup>

Celui de la mère devient ainsi un corpus collectif capable de réunir toute la désobéissance des exilés de la terre, des mères folles et perdues, des pères sans domicile, condamnés à errer, à voler, à se cacher pour mener à bien leur révolution face à un monde qui a perdu toute capacité de discernement. Et l'enfant perdu est ailleurs ; il continue à vivre dans le corps de cette mère collective, et l'anatomie froide, qui gît sur le lit d'hôpital, n'existe que pour rappeler la force d'une nouvelle vie, prête à se reconstituer :

Ma tu figlio amore  
[...] non giaci su di una branda da corridoio  
segnati per sempre nella cronaca dell'astinenza  
di te che ignori il freddo sotto il legno della bufera  
[...] ora dormo  
te lo dica un'altra cos'è lo scampanio  
di una minuscola fiamma che di lato arde.<sup>35</sup>

Jamais comme dans cette poésie la thématique de l'avortement n'est si explicite, si cruelle dans l'image d'un corps inerte, gisant sous un morceau de bois, tandis qu'à l'extérieur, partout dans le monde, le temps présent est une tempête de non-sens et de violence. Sicari, dans ses anacoluthes, dans la discordance entre sujets et verbes, met en scène l'atrocité d'un moment qui ne peut pas être réduit à l'image, au son, à la poésie, et toutefois c'est encore une fois le langage qui parvient à la reconduire à son rôle de mère. Mère de tous les enfants du monde, fille, elle aussi, d'autres mères venues d'ailleurs, elle parvient à garder la lueur de cette flamme minuscule qui, dans sa lumière presque imperceptible, ne cesse de brûler et d'indiquer la voie.

---

<sup>34</sup> G. SICARI, « La madre », *op. cit.*, p. 75 : « [...] je ne suis ni ta fille ni ta femme, un enfant n'était pas manifestation / de pouvoir ou de sexe mais enthousiasme de te faire vivre en moi / [...] Enfant de tant de mères diurnes et folles / et de tant de pères bandits et révolutionnaires ».

<sup>35</sup> *Ibid* : « Mais toi, fils amour / [...] ne gis pas dans un lit de couloir / marqué à jamais dans la chronique de l'abstinence / de toi ignorant le froid sous le bois de la tourmente / [...] maintenant je dors / une autre te dira qu'est-ce que le carillonnement / d'une flamme minuscule qu'à côté brûle ».

### 3. Une langue de désir

À travers sa poésie, Giovanna Sicari tente ainsi de donner forme à une corporéité ne trouvant pas d'aboutissement dans la vie de tous les jours. Exister, signifie pouvoir se donner forme dans la page, à travers une langue capable de modeler une anatomie traversée de souffrances et toutefois désireuse de se définir par le biais du langage. L'écriture, nous rappelle Saveria Chemotti, en tant que forme d'expression, naît d'une intériorité – un dedans – et se projette à l'extérieur, dans un monde obligeant le sujet à se confronter non seulement avec son entourage, mais aussi avec sa propre figure, avec son propre bagage d'histoires, de sentiments, d'émotions vécues ou réprimées. Pour une femme, écrire signifie dresser les comptes de son propre passé. Cela signifie prendre en considération un alphabet se trouvant à l'origine du lexique « primaire<sup>36</sup> », centré sur une série de noms et de significations bâties dans l'enfance et reconstituées – *transmigrées* – dans le temps présent. Ce travail met l'accent sur le fait que l'écriture, dans le cas de Sicari, est une tentative désespérée de redéfinir sa langue maternelle, en l'orientant vers un régime expressif capable de restituer la réalité vécue. Rendre la complexité d'une souffrance, décrire l'angoisse d'un avortement, signifier la posture incertaine d'une mère à jamais fille, nécessite d'une recherche linguistique capable de s'innover, de rompre les barrières connues, tout en gardant une forme de fidélité envers sa propre matrice : culturelle, charnelle et sémantique. Dans ce sens, être une juste héritière de la langue de la Mère, signifie aussi accepter de prendre les distances par rapport à l'enseignement maternel. Cela signifie pouvoir le subvertir pour lui redonner une nouvelle lympe, pour éviter de tomber dans la pathologie de la répétition qui provoque la mort, la stagnation de toute possibilité de création.

Ainsi, la parole sicarienne, capable de s'étrangler dans les mailles de sa propre insuffisance – cette parole toujours précaire, toujours vacillante – parvient à suivre le premier des enseignements maternels qui est celui de savoir nommer les choses, de savoir les définir en leur attribuant un nom : un nom propre. C'est d'ailleurs Cesare Pavese, que dans l'un de ses livres les plus paradigmatiques, *I dialoghi con Leucò*, faisait dire au poète Hésiode, dans un dialogue avec Mnémosyne, déesse de la Mémoire, que la joie la plus profonde, le sentiment d'allégresse le plus pur consiste dans la capacité à savoir nommer les choses : « Tu dà i nomi alle cose che

---

<sup>36</sup> S. CHEMOTTI, « La poesia come Thesaurus della lingua materna perduta », in L. MAGAZZENI, F. MORMILE, B. PORSTER, A. M. ROBUSTELLI (dir), *Matrilineare. Madri e figlie nella poesia italiana dagli anni Sessanta a oggi*, Milano, La Vita Felice, 2018, p. 223.

le fanno diverse, inaudite, eppure care e familiari come una voce che da tempo taceva<sup>37</sup> ». Nommer un objet permet non seulement de le comprendre, mais aussi de le produire. Il permet de le rendre différent en le vivifiant grâce à une voix surgissant des cavités de la mémoire et explosant, soudainement, comme une évidence. Ainsi, comme nous l'avons anticipé, le bon héritier, dans le sens psychanalytique du terme, est celui qui sait reconnaître sa provenance tout en ayant la capacité de la conquérir<sup>38</sup>, en la transformant en une chose individuelle, en l'édifiant en fonction de son propre désir. La langue de Sicari – imparfaite, volontairement erronée, expérimentale jusqu'au paroxysme – en cherchant à traduire la complexité de la relation mère-fille, tente une agnition du sujet à travers l'usage d'une parole échappant à toute classification. La poésie, alors, ne peut être que le seul support susceptible de traduire la force d'un désir capable de se faire corps, capable de se faire discours.

---

<sup>37</sup> C. PAVESE, « Le muse », *I dialoghi con Leucò* [1947], Torino, Einaudi, 2020, p. 166-167 : « Tu donnes des noms aux choses qui les font différentes, inouïes, et toutefois chères et familières à l'instar d'une voix taisant depuis longtemps ».

<sup>38</sup> M. RECALCATI, *La forza del desiderio*, Magnano, Edizioni Qiqajon, 2014, p. 18.